

La peau de l'âme

Béatrice Moulin

Collection Bruissements d'Elles

PUBLI•LIBRIS

© 2005 Publi-Libris SA.

ISBN 2-940251-25-8

Tous droits réservés pour tous pays. Toute reproduction même partielle est interdite.

Imprimé en Suisse.

TABLE DES MATIÈRES

Repères biographiques.	I
<i>Avant</i>	1
<i>Boris – Portrait</i>	41
<i>Deuil</i>	53
<i>L'enfant</i>	83
<i>Folie</i>	87
<i>Suicide</i>	93
<i>Survivre</i>	101
<i>Images</i>	111
<i>Inventer</i>	123
<i>Juif</i>	145
<i>À bout de course</i>	147
<i>Revivre</i>	155
<i>Guérir</i>	165

Avant

Partir vers l'île, revoir la maison de pierre, le fier rocher qui se dresse face au sud-ouest infini. Je m'aventurerai une fois de plus sur le chemin désert de la côte, en compagnie du chat Bouddha, animal de sagesse qui s'adapte à tous les coups du sort.

Je renifle sur le seuil de la maison de pierres le parfum des nourritures fortes. Devant moi, la mer ; sur moi, le vent qui force à cheminer résolument ; sous mes pieds, le chemin bordé par la lande de fer. Le soleil est couchant, c'est l'heure du chat qui m'accompagne, humant, galopant. Puis la patte en arrêt, il attend que je le rejoigne. On se salue, on s'attend au détour. Il traque le lapin et moi la fin du jour, qui annonce demain. Les rochers sont gris, les oiseaux se taisent. Personne alentour, même et surtout pas moi. Ni ciel ni terre ni mer ne se rencontrent, ils se fondent dans la grâce du soir.

L'indifférence du paysage tranquillise mon pas. Même le chat, le Roi des Rois, s'immobilise. Je remonte vers la maison. Elle est grise et va s'effacer dans la nuit.

Le feu rougeoie. Je me faufile dans le lit. Pâques célébrées, je quitterai l'île pour m'y retrouver au temps de la bruyère, qui sonne rose et violet dans le soir de juillet, qui vibre en août, se dessèche en septembre. Bonne nuit, mes aimés, je vous garde en otages. Vous serez bien traités, votre paix garantie.

Au matin, l'herbe mouillée verra le fils sur l'escalier de chaudes pierres. Murailles résistantes, maison qui ne connaît pas la soumission, qui laisse passer les grands vents et nos inconséquences, maison prêtée pour un temps de passage.

Le voyage léger; à mes côtés, le fils impénétrable, parfaitement alpha, connaissant mon silence et m'imposant le sien. De la Sarthe à la Mayenne, le ciel se dégage; des gelées matinales, on passe au vent du nord, faiblissant devant la mer étroite, améthyste. Le bateau ouvre son ventre à la voiture et c'en est fini pour un temps de cette pauvre Europe. Le fils s'installe dans son rituel. Qu'il pleuve, vente ou tempête, il se fixe à l'arrière du bateau et ne bouge plus de la petite heure que dure la traversée. Nous avons toujours passé ce bras de mer éloignés l'un de l'autre, en toute reconnaissance de notre particulière façon de revenir à l'île.

La lande s'est rallumée sous un soleil de soir, artificiellement réchauffée. La lande est de fer, froide, galopante, meurtrière, sauf au printemps ou en automne, où elle nous trompe de ses fleurs mielleuses. J'ouvre la maison, au milieu des herbes hautes, dans le silence des lieux dressés à passer seuls le plus sombre de leur temps. Les roses sont glacées le long du mur de pierre.

Ici, le mensonge ne survit pas. La mer ronge les rocs, j'en vois s'effriter chaque année; mais elle les ronge amoureusement, avec l'opiniâtreté de ceux qui se combattent mais ne se sépareront jamais. L'océan et la terre poursuivent la plus longue histoire d'amour du monde, caresses et fureurs alternées.

Ce pays m'a donné le sens de la durée; c'est un centre si émotif que le moindre frémissement de son aspect prend valeur d'enseignement. Un continent n'est pas touchant; ce bout de terre entouré d'eau m'offre le spectacle de sa lutte, me tire hors de mes léthargies, me rappelle que je ne ferai jamais qu'y passer quel que soit le temps qui m'est accordé.

Le fils mystérieux dort dans la maison voisine. Je suis née pour vivre en liberté. Ce n'est pas un emploi.

Si on prend son temps, il devient saisissable et quand on perd son temps, la vie est admirable. Je m'en vais dormir et rêver que je suis ici.

Le fils arrache un monceau de mauvaises herbes, dont le tenace fenouil. Il m'entraîne à lui conter son arbre

généalogique. Je l'entreprends sur lui-même, mais il détourne le propos. Après-demain, il aura vingt-deux ans.

L'ami fureteur du fils dit de lui que, s'il persiste dans cette indécision à se choisir une voie, il deviendra vite «un vieux génie raté». Le fils se soupçonne sans désir. Quel projet démesuré se cache derrière cette apparente absence d'ambition?

Je retrouve, vivante, la touffe de sarriette sous les herbes hautes qui menaçaient de la pourrir, et deux fuchsias, plantés à la Toussaint, prêts à se développer. On dégage la menthe galopante, le romarin en plein essor, on déplace plusieurs géraniums envahissants ; qu'ils se débrouillent avec les vents. La sauge m'a demandé une grande demi-heure ; elle était recouverte de doigts de sorcières, de mauvaises plantes très décidées. Le céleri sauvage de la crique de sable mauve avait traversé l'hiver, expansif, dru ; je l'ai transplanté – est-ce sage ? – vers la gouttière de l'est. La pluie bat les vasistas. Il est minuit. La nouvelle lune s'annonce, rébarbative. L'île nous fait son coup. Elle sait désespérer ceux qui ne sont pas fous d'elle. Ils s'en vont vite, trempés, transis et ne reviennent jamais, c'est pourquoi l'île ne connaît que d'anciens fidèles.

Le grand rocher en forme de lion, je m'y dirige chaque jour à la nage, comme en pèlerinage. Je le nomme mon quatrième et dernier mari. Union parfaite, lui, face à l'océan, occupé à méditer sur l'infini liquide, moi, de passage aux grandes marées de l'été, l'escaladant, ce grand

amant de roche, craquelé, couvert d'algues bruissantes, de crustacés venus du Ternaire. Il se tient trop fièrement debout pour durer des siècles encore. Sa position est impossible, l'éternel ressac le ronge, l'affine. J'y passe quelques minutes, je me repose sur sa margelle, puis je reviens au rivage, comme exténuée d'une rencontre attendue et qui n'aurait pas eu lieu.

Dans la soirée, je suis partie à pied vers le nord de l'île. Longtemps assise dans un creux de rocher, j'ai regardé la mer, immobile. Le ciel traînait quelques draps de soie grise ; soudain, l'or revenant du soleil couchant découpait de royales fenêtres aux nuages ronds, devenus noirs.

J'ai escaladé le chaos de la crique interdite. Je creuse de nouveaux sentiers dans l'île.

Le chat Bouddha m'accompagnait, monarque incontesté, machiavélique sac fourré. La dernière lune est à mi-course.

À la tombée de la nuit, une brume s'élevait du sol, qui ne dépassait pas un mètre cinquante, une brume bleue alors que, haut dans le ciel, la lune éclairait un paysage net. En vérité, il faisait encore jour. Pays inexplicable, telle une personne si richement douée qu'elle déconcerte, surprend à chaque instant.

Comment tomber jamais dans la moindre habitude quand on baigne dans un microcosme aussi ondoyant, aux innombrables avatars ? Qu'irais-je quêter ailleurs ?

Bouddha vient de plonger du vasistas ouvert sur le lit. Humides de rosée nocturne, les quatre pattes se sont mises à creuser les couvertures de vingt griffes terribles. Il sent la lande et le fenouil. Sa promenade digestive l'a rendu comme furieux de plaisir. Il respire violemment, mord le drap, ronfle, halète, puis tout à coup, se roule en boule et chute dans le sommeil.

Descendue à la côte avec Bouddha, j'ai essayé de dessiner le grand Rocher. Impossible, je n'avais pas la conscience dans le regard. J'ai marché pieds nus dans la pluie, sans gloire. Nuages cavaliers, lunes *galopantes*, allant, disparaissant, resurgissant, dans un ciel sans étoile, trop haut placé pour la saison, théâtre alerté par le proche équinoxe.

L'île a repris son caractère instable. La mer *houle* de fond. Je quitte le pays au plus fort de sa véhémence.

Je débarque dans l'île. J'entends une rumeur, un bourdonnement cotonneux. J'ai brisé des branches mortes de cupressus, fait flamber le feu bien qu'il fût très chaud, mis à

cuire des pommes de terre nouvelles, dévoré du beurre de ferme, du fromage de chèvre frais, un œuf à la coque sorti cet après-midi du derrière de la poule. J'aime ouvrir la maison pleine comme une baleine remplie de baleineaux. Descendue à la côte, au crépuscule, j'ai arpenté, vérifié. J'avais fait la route comme téléguidée, après une nuit de trois heures. Aucune peine, aucun regret n'ont franchi la mer avec moi.

Le fils

Le fils debout le fils tout chaud
 Le fils se tait devant les eaux
 Les eaux sont froides le ciel d'été
 Dormir ne pas se réveiller
 Le fils s'endort son sommeil pêche
 Un long poisson doré
 Qu'il laisse c'est son affaire qu'il laisse
 Filer hors des eaux de l'été
 Le fils s'éveille et considère
 L'océan de ses libertés
 Le fils se rendort rien n'empêche
 Le rêve du fils bien-aimé
 Le chemin du matin est frais
 Le fils avance inopiné
 La maison plantée sur la terre

Reconnaît son bel étranger
En moi se réjouit la mer
Qui sait caresser les rochers
La mer s'étale le ciel s'éclaire
Ainsi finit un autre été
Sur le doux chemin de septembre
Avance le fils bien-aimé
Le corps dressé enveloppé d'ambre
L'automne arrive à pas fourrés
Le chat choyé fait un triangle
De son visage jaune orangé
La mer se tait, la sombre lande
Fleurit son or d'arrière-été
Et le fils bienvenu s'endort
Dans la chambre au piano fermé
Revienne le prochain été
Et le fils au rêve éveillé.

Le fils, joie paisible de ma vie, est transparent dans le don de soi, opaque dans sa fraîche liberté. Il paraît se divertir, il vit sa splendide jeunesse.

À partir d'un certain âge – celui de la mère et celui de l'enfant – la maternité recrée un obscur mystère : on ne se rappelle plus avoir mis au monde cet être à la voix grave, au long beau

corps poilu, que parce que cet *être-là*, téléphone, s'inquiète de vous et surtout vous nomme, sachant lui peut-être ce que signifie ce mot : maman.

Il pleut impersonnellement. Vrai, le fils n'avait pas quatorze ans lorsqu'il a demandé, décidé, décrété d'aller vivre chez son père. J'ai accepté dans la minute. Nous étions allongés sur le grand lit, au rez-de-chaussée de la maison de Sèvres, qui avait entendu durant dix ans bruire les gaîtés et les violences de notre famille, bric-à-brac accueillant pour nos enfants fabriqués ailleurs.

– Pourquoi veux-tu partir chez ton père ?

– Je t'ai démythifiée. Je dois maintenant aller faire le tour de mon père.

L'explication m'avait convaincue... Il ne faut jamais retenir personne. Ainsi ai-je accéléré le départ de ceux que j'aimais le plus au monde.

Ce soir, le fils de vingt-deux ans dînait chez moi avec une jeune femme silencieuse, profonde. Il n'a pas encore découvert la route qui l'attirera. Il n'a qu'à peine touché le piano ; lui qui, à seize ans, commençait à jouer Schubert avec justesse. Il a mangé beaucoup, disparu dans le bain plus d'une heure. Il est fatigué, mais l'ignore. À son âge, on ne connaît que cette légère lassitude qui se surmonte en une nuit de bon sommeil.

Je regarde le fils. Je m'inquiète de lui. Il était venu frapper à ma porte, la semaine dernière. Je ne l'avais pas entendu. Il n'avait pas insisté et pourtant la clé de l'appartement était dans sa poche. Personne ne frappe jamais à ma porte. On sait que je déteste qu'on me surprenne, j'ai tort.

Il avait laissé un mot sur la porte : « Branche la Caisse claire, Danse le Sagittaire! signé: Ton fils de soie. » Je le regarde s'éloigner, dandy de blanc vêtu, aux chaussures pointues de danseur argentin. Il sent bon, il est lointain, il s'appartient, mon Messenger léger et doux.

J'ai failli perdre le chat Bouddha à la côte. Miaulant au lapin, il s'aventurait dans une profonde fente de rocher, au bord de la falaise. Un instant, j'ai hésité à le rappeler, comme si je souhaitais le perdre, mon Petit Poucet Fourré, mais j'ai fini par le convaincre de revenir vers la maison de pierres, sous la lune, par le chemin blanchâtre. La dernière rose du rosier parfumé, rouge noire, est grande ouverte sur la table de nuit.

Je regardais, au petit matin, par la fenêtre du nord; soudain le fils a débouché sur le chemin de terre. Surprenant, comme à l'accoutumée, sur la pointe des pieds, les mains libres,

sans bagages, même pas un pull-over et l'été s'est penché amicalement vers l'automne, réconciliés, tandis que séchait l'averse de l'aube et que le soleil reprenait l'île sous son impatiente autorité. « Tu pouvais m'avertir. Enfin, comment vas-tu ? »

Puis vient le bonheur de l'embrasser. Il se penche vers moi et d'un sourire muet se fait pardonner l'intrusion. Cette année encore, j'aurai donc le privilège d'enfourner la voiture dans la cale du bateau sous la conduite du fils qui dès le début de septembre, à Paris, répète à qui veut l'entendre :

« Il faut que j'aille sortir ma mère de l'île. »

Chargée de plantes, de confitures, de bocaux de cornichons, de tisanes séchées, de manuscrits secrets, la voiture contiendra encore le chat Bouddha ; laissé chez les voisins l'hiver dernier, il m'a reconquise, territoire gagné d'avance. Il est revenu chaque jour un peu plus longtemps et ce soir, il s'affaire dans le tiroir d'une commode dont il s'est fait un lit dès son retour en force. Depuis une semaine, courant le lapin, il a passablement découché. À l'aube, la proie surgissait dans la maison, entre les dents puissantes de Bouddha, soudain démesurées. Malgré remontrances et fessées, il s'obstinait à déposer au cœur du foyer la victime non seulement chaude, mais vivante encore. Je viens de jeter, après avoir enfilé de vieux gants, ce qui restait de son trophée qu'il avait saigné, découpé, pour se goberger de je ne sais quelles parties particulièrement jouissives. Il fait maintenant sa toilette avec autant de frénésie qu'il n'en avait mis à se couvrir de sang.

Le fils remonte de la côte dans le crépuscule. Il s'en va dormir dans la maison du milieu, la Maison du Cheval.

Je me prends à psalmodier :

« Je veux un chat, un chat de ville, un chat de soie et de velours. Un chat qui restera sourd à l'appel de la forêt, un chat châtré de l'amour sauvage, un chat pour moi, fonctionnaire, enfermé, un chat qui en aura bavé. Je l'ai vu dans la rue Delambre. Il est fatigué, couleur d'ambre, il me cherche, vais-je l'adopter ?

C'est un chat qui sait méditer sur les misères de l'absence, un chat orphelin de naissance. Je veux un chat fatigué de coucher dehors, plein de puces, un chat costaud, abandonné. Ce chat futé, ce chat de ville, comment faire pour le trouver ? Ce sera un chat somnambule, un chat limité à l'étroite, la chaude bulle, de mes soixante mètres carrés. Ce sera le chat-héritier de mes chats royaux disparus. Ce chat sera le Grand Sage du dernier royaume rêvé. »

Je demande pardon au Bouddha qui ne pouvait apprendre à vivre en captivité. Il me faut un chat parisien. J'ai laissé Bouddha dans l'île.

Le chat Animus a dévalé dans mon existence. Cette énergie fourrée de quatre cents grammes renverse les casseroles, disperse

les paperasses, les partitions, menace le vase rempli de roses. Le petit sorcier est tantôt jaune, tantôt rose ou cuivre, selon l'intensité de la lumière. Cette retombée en esclavage du chat est compensée par un ravissement permanent. Me sont rendus la grâce du mouvement, la suffisance de la bête magique, le dialogue du jeu à ras du tapis. Il rapporte son bouchon aux pieds. Chaque soir, il boit un tiers de tasse de verveine, glouton, puis il s'endort, amoureuxment immobile, contre mon ventre. Il vient d'avancer une patte savante dans le pot de tisane et d'en tirer une feuille ramollie qu'il a dévorée. Il me fait pitié. Ce chat royal – un Abyssin – a une vieille maîtresse. C'est le chat le plus démonstratif, le plus curieux, le plus communicatif, et moi, ancienne, meurtrie. J'ai divagué toute ma vie sur le chat, mon Moi-fourré, aujourd'hui j'accueille un simple chat, je m'engage à protéger la Bête à chagrins; je ne voulais plus de chagrin.

Un brouhaha s'élève dans la petite cour. J'entends la voix éplorée de la petite vieille du premier étage: « Il est tombé, le pauvre petit père! » Je me précipite dans l'escalier et cours ramasser Animus, tombé de la fenêtre du troisième étage pour avoir voulu s'envoler et saisir un pigeon. Le chat doré, le petit âne, la splendeur chaude, la bête à moi, le tyran égyptien, l'aimable créature, la délicate personne, mon compagnon de lit, le léger animal, a les deux pattes arrière brisées.

De retour dans l'île, j'observe Animus et ne le quitte guère. La nage, quotidienne, me rend à l'instant à saisir, à gober. Le lieu opère, sans réclamer même mon attention, il existe si violemment par lui-même qu'il me prend en quelque sorte en charge. Radis semés, tomates plantées, le fenouil rasé, l'oseille mise en parfaite soupe crémeuse, feu de cheminée et orages désirés.

Animus tellement guéri qu'il me donne un gros souci. Le pansement sitôt enlevé, il s'est mis à disparaître la journée entière. Il a comme ressuscité d'une nuit au matin suivant. Ne me racontez pas que les animaux préservent leur santé. Le désir, comme chez nous, annule toute prudence. Il se recasserait volontiers une patte pour redevenir plus vite maître de sa liberté. Les humains ont inventé mille tranquillisants, de la prière au Valium, du vin à la méthode Coué. Le chat est drogué de naissance, soumis tout entier au principe de plaisir. Mais quelle patience, soudain, dans la souffrance. L'adorable tyran retrouve ses forces. J'aime à le respirer au ventre, à souffler sur ses pattes blessées. J'aime aussi sa fureur, ce mépris, cette désinvolture avec lesquels il balaie l'assiette qui ne trouve pas grâce à son goût.

Toutes les aises lui sont dues. Après dix heures de courses folles, il revient épuisé, hâve: «Occupe-toi de moi, soigne-moi, regarde, je suis sur le point de mourir». Mais la moindre amélioration pointant, il m'ordonne des oreilles, de la queue et de l'œil: «Ouvre-moi la porte, que j'aie à mon plaisir».

La grande marée basse avait aspiré le ciel vers la terre, obscurci toute lumière à midi. Le silence était d'avant l'histoire, plus de chants d'oiseaux, pas un souffle, l'absence de tout. Chacun dans le village semblait rentré en lui-même. Cette paix inhumaine a duré une heure, puis quelques gouttes ont frappé les vasistas.

Animus est atteint d'ostéomyélite. Il est si mal que je l'ai sacrifié mentalement trois fois aujourd'hui. Celui que j'appelle le *Gangster* est venu lui faire une piqûre d'antibiotiques en tremblant ; il est atteint de je ne sais quelle maladie nerveuse. Il me parle en regardant ailleurs, vers la fenêtre.

Aussitôt, Animus a changé de mine et mangé voracement à trois reprises. J'ai décidé de lutter pour sa survie. La pluie s'est mise à tomber avec douceur vers le soir, le malaise, l'inquiétude m'ont laissée.

Chaque matin, Animus et moi commençons la journée par la comédie, au lit, des caresses, des baisers, des démonstrations de reconnaissance réciproque. Il bave de bonheur et je ne crains plus le réveil. C'est la Personne-Chat. Il s'approche la première fois, à l'aube, et je lui fais savoir que j'ai encore un tour de sommeil à prendre. Quand je me décide à ouvrir l'œil, à m'étirer, le voilà de nouveau dans mes bras, mimétique, s'étirant, baillant, petit kilo de vie fourrée. Le soir, même jeu, mais lits séparés. On s'observe, on se vérifie, lui en cérémonie de profonde toilette,

moi, dans le livre. La lumière éteinte, selon le degré de chaleur, il reste éloigné mais, si la nuit fraîchit, il vient se lover contre moi. Son état général est favorable, l'appétit formidable, mais l'ostéomyélite s'installe. Certains jours, hideuse, – l'eau oxygénée passe à travers les os minuscules –, d'autres jours plus réjouissante, comme si la peau, si fine, craquait ou se recousait d'une heure à l'autre. Je ne le traite plus qu'à l'homéopathie qu'il engouffre, dissimulée dans de petits morceaux de viande rouge, d'abats saignants. Une vingtaine de capsules quotidiennes, offertes à la main, matin et soir. Le poil est luisant, l'humeur allègre, l'âme sereine. Quand je tente de rassembler mes esprits sur mon tapis, il s'ancre entre mes genoux et aspire la chaleur, le calme, que je parviens à condenser. Mon naïf, mon âne, mon chat doré, mon fragile, mon captif, mon patient.

La vie violente, pleine d'effrois et de largesses, me revient en offrande chaque matin. Elle se présente sous la forme d'un chat, souriant de me voir ouvrir les yeux, dans les fleurs fraîchement ouvertes, ou au fond de ma tasse de thé. Je goûte à ma souveraineté sur mon aire qui ne tolère que le velours d'Animus, téméraire dans son essor à survivre, exact à explorer le territoire, avide, imprudent. Ses plaies ne se ferment pas, il ignore le repos et je brandis l'eau oxygénée, le désinfectant, les pastilles homéopathiques. Les pierres de la maison étaient ce

soir tièdes, charnelles. Tout était donné, à prendre. À cela, il faut aussi de la force. La beauté, quand elle dure, n'est pas facile d'accès. Plénitude lourde.

Vers minuit, je suis descendue vers la maison de l'Îlien – l'homme le plus pauvre, le plus démuné que je connaisse, mais aussi l'âme la plus libre – où chaque jour Animus se dirige, de son plein gré, comme vers un château-vétérinaire, pour y subir sa piqûre.

Les moutons hurlaient à la lune orange qui s'élevait, la maison voisine envoyait au ciel un coûteux feu d'artifice.

La mer se soulevait, haute, douce, bleue. Le soleil avait chauffé le four de la crique sauvage à quarante-cinq degrés, un petit air éventait nos peaux comblées. Confondus avec l'été brûlant, nous avons cru prendre des risques, l'Intellectuel et moi, en nageant dans la vague qui rejaillissait haut sur le rocher, éclairé comme un Noël de tropiques. L'eau était moelleuse, aucun combat à mener contre la fraîcheur atlantique.

Une journée longue comme l'amour, quand on glisse longuement l'un dans l'autre, muscles de l'esprit relâchés, ceux du plaisir en éveil, pacifiques, tels un doux moteur fabriqué pour durer. Dans une adhésion lisse à l'harmonie universelle, je m'imbibais de la sécurité passagère dispensée à travers chaque élément.

Ce soir, chacun dans le village se recueille et adore l'acmé de cet été de grâce. Les grillons d'étoiles, comme les nomme l'Îlien (il est minuit), rassurés par la sérénité nocturne, serinent leur soif ou leur volupté, sur un demi-ton qui monte et descend avec, par instants, signe de jubilation, une accélération du tempo. Repos. La terre observe la puissance apaisée du ciel et de l'océan épousés. Chacun distillait une amabilité tranquille. Cinq enfants, tout à l'heure, avaient dansé sur mon tapis étendu dans la prairie, chiffonné de la menthe, de la sauge, du romarin, entre leurs doigts; accrochés à mes flancs, ils ignoraient que mon charme naissait de ce qu'eux me charmaient. Libres, frais, attentifs au merveilleux, ils m'envahissaient d'un respect intrigué venu de l'idée que l'un ou l'autre un jour m'accompagnerait à la tombe.

Au coucher du soleil, j'avais reçu une nouvelle vision de l'île, cotonneuse, caniculaire, vaguement dessinée dans le crépuscule tombant, protectrice, protégée. J'étais redescendue vers la crique sauvage pour nager, seule, balancée sur une longue houle, épaisse, qui se confondait avec l'horizon. Tantôt passait une touffeur africaine, tantôt un éclair de lumière froide fonçait de gris le ciel chargé d'une pluie qui se retiendrait. Les ions négatifs de l'océan, ceux du bonheur d'être, me chargeaient d'une excitation légère, champagnisée.

« Tant qu'à faire de mourir, proclame Animus, que cela me tombe dessus ayant bien vécu. »

Sa jambe ouverte ne l'empêche pas de courir la lande, mon chat-fenouil qui sentait aussi ce soir le soleil, le foin et la souris. Et de dévorer la viande bien rouge, le cœur élastique, le foie dégouttant de sang, et vers minuit, le viatique chocolat-biscuit qui le mène au sommeil comme un suave tranquillisant.

Au réveil, Animus, sur le lit d'en face, me regardait, avec son sourire du matin, émerger de mon rêve. Le rideau de nuit bougeait doucement dans la brise de l'aube et le soleil visitait le grand verre de verveine-citronnelle.

Un vent profond, sourd, s'est levé, chaud. On ne distinguait plus le ciel de l'horizon marin, les bleus de jade, d'hier encore, s'étaient obscurcis, les lignes devenaient floues, la lande, virant au vert bouteille, froid, reflleurissait faiblement, presque brune. L'automne est là.

De retour à Paris, Animus m'écoeure un peu. Il embrasse mes pantouffles, qui ont gardé l'odeur de l'île. En chaleur depuis quelques jours, il cherche à monter le grand Jerry, le chat européen de la voisine ou contemple, tremblant, claquant

les dents, les moustaches vibrantes, les pigeons loqueteux par la fenêtre close. Il hait la captivité. J'ai réintroduit chez moi sous la forme du gracieux prisonnier fourré, un leurre d'indépendance. Je le contrains à supporter notre enfermement, mais cet héritier d'une race que je croyais fatiguée déploie le plus sauvage appétit des espaces, est dominé par l'instinct absolu du chasseur.

« Que voulez-vous, me dit le vétérinaire à qui je me plains des chaleurs d'Animus, on ne lui a pas enlevé la tête! »

Ô la mauvaise lune : ô solitude rachitique ! Je chantais : ma face claire. Écrire : ma face grise.

Et revoilà ma mer de porcelaine. La maison nous a attendus, le fils généreux et moi, généreuse, elle s'échauffe en quelques minutes du grand feu alimenté des craquantes branches du mimosa en fleurs, fauché cet hiver par une tempête. J'y mêle les romarins, les sauges, les menthes séchées, entassés depuis la Toussaint. J'écoute le silence. Au loin, l'océan ramasse ses eaux de pleines lunes. Les gels de l'hiver ont anéanti géraniums, fuchsias. Les rosiers auront-ils survécu ? Ils sont épouvantablement vieux.

Animus, de joie, crée un minuscule mai 1968 dans la prairie, puis, ivre d'ions négatifs, vient de clore la fente de ses yeux d'or.

Son ronron de Paris s'élève d'une octave de plus, il pousse le son, j'écoute la vibration musclée de ma créature fourrée, habitée d'aises. Ils sont arrivés, repartis les bons amis. Je les ai abreuvés de ma lassitude. Ils ont souri, ils ont épongé mon hiver.

Je m'abandonne une fois de plus à l'ouest. Il fait dix degrés la nuit, l'après midi la température monte à quarante-cinq dans le four de la Crique sauvage. Vents, soleils, pluies, foudroyants. Je sers la terre. Je prévois de vivre en autarcie cet été. Avec l'Îlien, on plante des pommes de terre, des tomates, des salades. La lune se couche vers cinq heures du matin, rouge comme un soleil déplacé.

La paix, meilleure que le bonheur... J'ai tiré les premières pommes de terre. Rondes, blanches, polies, jetées toutes vivantes dans la casserole, elles ressuscitent en cuisant l'odeur d'un passé très ancien. Entre chaque bouchée, demi-gâteuse, je répète, que c'est bon, que c'est bon... Je respire la terre, je la mange. J'ai cueilli la bruyère, plus musicale que jamais (ou est-ce mon oreille qui s'affine?). À travers le bruissement sec de ses petites feuilles dures, j'écoute un discours simple, surprenant : cesse de te défier. Personne ne t'y force. Ici sont ta maison, ton été. Vis-les.

Mon Animus est un Janus. Proche, démonstratif, d'une force tendre, il va m'ignorer l'instant d'après ; gras, rose, abondant de santé, le lendemain il se traîne hâve, le flanc creusé. Il dévore de façon publicitaire les pâtés les plus abjects, pour tomber dans l'anorexie, la face précancéreuse, le rhumatisme triomphant. Mais il n'est jamais pitoyable. Un peu plus tard, il traîne dans la maison une souris violentée, s'en fait un jouet pas trop éreintant, le lendemain un lézard endommagé à mort, ou un gros oiseau amoché, palpitant, qu'il négligera de dévorer. Sensible à ma fureur vocale, craignant ma désaffection, il emporte, véloce, vers le jardin, sa proie, sur mon ordre hurlé. Il passe trois nuits dehors, s'en revient la queue haute en périscope, sans tique ni puce, ni *efflanquement* notable. Celui qui dort contre mon ventre dédaigne soudain le chocolat, sa faiblesse essentielle. Le grand blessé des pattes arrière s'en va batifoler au plus haut de mes arbres. Il connaît mes heures et vient se jeter à point nommé contre ma tête émergeant des couvertures, à coup de baisers forcenés. Pour les repas, il a des horaires de bureau.

Sa liberté ignore les passages à vide. Le cliquetis de la machine à écrire, la musique l'irritent, lui mettent les nerfs à vif. Il fuit alors, indigné, mon Abyssin-Breton, armé de ses exigences muettes de courtisane royale.

J'avais quatre ans, le chat entra chez nous, je me l'appropriai, il me tint lieu de frère, de sœur, de père et de mère, d'enfant aussi. Il m'enseigna une certaine dissimula-

tion ; ma mère m'interdisait de le prendre dans mon lit pour la nuit.

– Où est le chat ? où est le chat ? vocalisait-elle avant d'éteindre la lumière de notre chambre.

– Il est au jardin.

Et le chat se faisait silencieux, minuscule, contre mon ventre, sous la chemise de nuit, où il me réchauffait jusqu'au matin.

Ma sœur s'étonne de ma passion pour les chats, tout en m'enviant vaguement. Je lui parle de la beauté libre, de l'éternelle surprise à scruter les deux yeux diaboliques découpés dans la fourrure où enfant, je cherchais la couture, la fermeture-éclair, croyant que la bête n'était qu'un poupon déguisé, un Chat Botté, offert par une invisible fée-marraine. Un poupon redoutable aussi dont je comptais avec ravissement, écartant les coussinets des pattes consentantes, les dix petits couteaux qui déchirent si vite la chair.

Retour d'Israël, le fils a atterri à Genève, les oreilles pleines de sable ; une tempête de simoun avait traversé la Méditerranée avec lui et laissé ses traces terreuses sur les ailes de l'avion. Je ne reconnais en lui ni le jeune homme, ni l'enfant. Qui est cette longue personne blanche, fantomatique, impondérable ? Il va retrouver son père, faux Moïse aux cornes de lumière. Revêtu des oripeaux de l'ashkénaze,

animé de ses deux passions (judaïsme et judéité), obscurcies par cette autre : celle de ne pas vouloir savoir, de ne plus rien savoir d'autre, passions qui obscurcissent son vouloir ; le fils sait encore se montrer futile, délicieux par instants, subtil par éclairs. Le cousin du fils, l'aimable Ludion, lui lance :

– Ne te trompe pas, mon cousin, tu as choisi Dieu parce que tu veux nous baiser tous.

Quelqu'un a dit : « Les renaissances ne se font pas à base d'exclusion ».

Il a vite disparu dans la synagogue pour y faire sa prière du soir. Dans mon studio, tout proche, je me suis allongée sur le lit, en proie à un trouble que je n'avais jamais connu. Le fils affirme posséder la Vérité. Il rejoint la race des justes, celle qui engendre tous les fanatismes. J'avais tenté d'engager un dialogue : « Si Dieu existe, lui ai-je dit, il n'y en a qu'un et tout le monde devrait s'accorder dans l'amour de ce Dieu unique. Comme chaque nation affiche un Dieu déclaré unique, en faveur de qui elle prend les armes, Dieu, donc, n'existe pas. Je ne vois que de petits dieux qui eux-mêmes n'ont jamais rencontré Dieu. »

J'ai conclu : « Si Dieu existe, il doit verser des larmes. »

Pour contrarier mon raisonnement hâtif, le studio s'est mis soudain à vibrer d'une merveilleuse lumière. Le fils se sert d'un pouvoir inné de rayonnement pour, dans un moment de générosité, m'apporter la paix de la pensée. Sa prière, dans la rue voisine a dû être sincère et la soirée s'est

passée dans une intimité pacifique, toute polémique religieuse abandonnée. Nous nous embrassons pour la nuit et il me souffle, rieur : « Bonsoir, Mère-Femelle, je suis le Fils-Mâle. »

Je pense à l'île, ma source, au prochain émerveillement d'avril : planter les graines, surveiller l'élaboration de la pomme d'août dans les fleurs fragiles de Pâques. Retrouver le silence bruissant de ma solitude, redevenir nouvelle lune, lune croissante, pleine lune puis lune descendante. J'évoque déjà la rose du matin, bouton d'hier, qui développe au fil des heures sa corolle charnelle, lutte contre les airs d'ouest, puis se chiffonne pour laisser la place à dix boutons impatients. Je vois mon malingre rosier jaune qui depuis dix-sept ans, de mai à novembre, s'acharne à enfanter, à jets continus, au pied de l'escalier.

Le chat, ce soir, fait un soleil de son visage. La gorge bourdonnante, il roule sur le lit. Il s'est dissimulé sous le drap, écoute le grattement de mon stylo dans le carnet et jouit de notre trêve du soir qui précède la longue nuit où, logé contre mon ventre ou mes creux poplités, il va m'accompagner

dans la traversée du noir, dans le plaisir de n'être plus jusqu'à demain. Il vient de tomber, en grand fracas, deux ou trois centimètres « d'eau de foudre », comme dit l'Îlien.

Roses

Silence.

La rose mauve, de son œil d'anus, pose une interrogation hébétée. L'arbuste, issu d'un savant greffage, ne donne que deux ou trois fleurs de l'été. *Encolerettée* de délices parfumées, elle pâlit à mon chevet, dans la petite bouteille remplie d'eau. La rose mauve a aussi l'œil d'un porc qui brillerait de bonté pétillante. Un aspect factice la destinerait à orner un crématoire américain, mais ses feuilles sont des mains mendiantes, démonstratives.

C'est aussi une rose harassée tant est grand son effort pour se mener de l'état de bouton, par une floraison laborieuse, à la flétrissure. Elle offre la nuance malsaine d'une fleur qu'un horticulteur chagrin aurait tarabustée dans ses gènes. Il a inventé une rose triste, psychiatrisée, mauve contre son gré, trop pâle. Regrette-t-elle de n'avoir pas été une rose ordinaire, à la teinte naïve des anciennes roses libres? Celle-là est mauve, marginale, de laboratoire, faiblement vivante. Elle réclame la chaleur de ma lampe, mon attention à son soupir.

Beauté modeste, j’embrasse ton parfum. Je te déplace sur la table de nuit où l’inquiétude, soudain, envahit ton œil de cyclope. Muette, tu me convoques à ta propre fin, de tes rides innombrables au bord de ta splendeur. Chair modeste, tu t’exaltes pour m’enjoindre de me taire. Enroulée dans tes langes finement odorants, tu vibres encore, reine *abdiquante*. Ton œil perd de sa vivacité.

– Je tomberai demain, dit la rose, je tomberai de fatigue d’avoir été mauve...

Autre rose mauve

Parcimonieux, lors de la remontée d’août, le rosier mauve ne lègue qu’une seule fleur, de plus petite taille que ses trois aînées de juillet. Elle s’épanouit avec lenteur et m’accorde ce soir son regard grave, soucieux, cyclopéen, seul regard parfumé que je connaisse. Fille perplexe d’un jardinier tourmenté, son œil ce soir s’affaisse. Elle appuie son menton sur un pétale ovale, sans défaut. Elle se met à sentir le pourri. Vers vingt-trois heures, elle s’est inclinée sur le bord de ma table de nuit. Il faisait encore clair; une presque demi-lune prenait le relais du jour, dans un défilé de nuages rapides sous le vent d’ouest ronflant. Il était tombé de longues pluies en rayons de vélo dans les derniers éclats du soleil.

La rose hémiplegique

J'ai cueilli la rose hémiplegique, bouton au tiers rongé, par une chenille peut-être. Mon amie Ardence Solaire, comme la nomme l'Îlien, voulait la jeter, moquait mon acharnement thérapeutique. En réanimation à mon chevet, une bouteille lilliputienne lui tient lieu de perfusion.

On nous rapporte que le fils, depuis des semaines, passe ses journées au bord du lac de Tibériade, à ne rien faire, qu'il fixe l'horizon des heures durant.

Dans ma famille comme dans celle de son père juif, les rumeurs vont bon train, prennent corps : le fils aurait franchi les bornes de l'ardeur religieuse pour s'envoler vers le délire. Le moment n'est pas loin où l'on affirmera : le fils est en train de perdre la raison. C'est avec de tels jugements que l'on parvient à rendre quelqu'un fou, l'obligeant à endosser le costume de celui qui se sépare. Quelqu'un me dit : « Ton fils gêne l'ombre qui nous habite et que nous évitons de regarder. »

Dans la soirée, nous passons le fils et moi, de l'extrême colère à la plus sincère des relations d'amour. Il me lance,

goguenard : « Je serai toujours entre tes cuisses tant que je ne serai pas marié ! »

L'échange n'a cessé d'être violent, passionné. On ne pouvait imaginer réparties plus décousues. Nous sautions de l'intelligente compréhension mutuelle à la pure ineptie des idéologues. Son intransigeance a réveillé la mienne, le serpent s'est mordu la queue, j'ai voué le fils aux gémonies.

Combien de fois la mère doit-elle mourir à elle-même pour consentir à découvrir un étranger dans son fils ? Comment libérer qui ne veut pas l'être ? Comment pousser le fils à nous juger enfin, à se détacher, pour son salut, à nous trahir ? Aujourd'hui, face à lui, je n'ai su que faire ma gorgone.

Animus avait surgi, tel un puma. Dès les premiers éclairs, l'électricité a sauté. Il ne me restait qu'une bougie, dont il m'a fallu tailler la mèche. La violence de la pluie a eu raison de l'étanchéité des vasistas. Le tonnerre éclatait à l'instant de l'éclair. Animus, dans mes bras, poupon penseur, sans crainte du vacarme ni du crépitement électronique de la pluie, le nez à la vitre, observait cette colère. Sa curiosité apaisée, il s'est mis à sa toilette sur une chaise ; enfin, dans la position du sphinx, il a attendu le déclin des précipitations. Il a alors demandé la porte et filé à travers les champs à la recherche de l'endroit, stratégique, sûr, où poser ses besoins du soir. Le ciel *aversant*, tel un bon diable, cette eau brutale ont cédé au soleil. Puis, le vent a tourné à l'est, par effet de brise.

J'ai marché vers le Far-West, retrouvé la falaise déserte, pierreuse, impitoyable et croisé un bélier très âgé, monumental lion de haute laine, de petite déambulation ; nous nous sommes dévisagés. Son œil vert, brillait comme une agate : – J'ai, m'a-t-il dit, mémoire de tout ce que tu as oublié.

Dieu qu'il pleut ! La maison est transie, Animus me fait des reproches. Il croit que c'est moi qui fais venter, pleuvoir et me prend pour la déesse de la Météorologie. Bougon, revendicatif, il a refusé de mettre les pattes dehors de la journée entière.

J'ai marché le long de la Côte Sauvage, rapide, craintive, peu captivée, juste pour voir. Tout était calme, presque ennuyeux. Cela avait des allures du plateau de l'Oise, l'océan en plus. Ma solitude, accrochée à cette vision désertique, finissait par ne plus ressembler qu'à une île, elle aussi. L'automne est venu d'un coup. J'ai allumé un feu, nerveuse, comme une recluse.

L'île soupçonnable, soupçonnée de devenir néfaste ? Pourtant, les belles nuits persistent, parfument mon septembre. Le rosier de velours royal, pourpre noir, fournit d'énormes fleurs ; elles sentent comme dans l'enfance. J'ai fait sécher les plantes à tisanes, préparé des confitures de mûres. Il faut partir.

La maison est fermée, les valises bouclées. Le paysage de pleine lune est furtif, fantomatique, tout souffle éteint, directeur de silence. Descendue au jardin, vers trois heures du matin j'ai vite battu en retraite, dans un respect quasireligieux devant ces ombres portées qui s'écroulaient sur une absence de perspective, lueur de la lune occultée par la brume. Je ne distinguais plus, des lignes familières, qu'une idée de pays. L'obscurité impériale murmurait : « Mesure cette absence, si tu en es capable. » J'ai reculé devant l'interdiction.

Encore plus tard, je retourne à la nuit du dehors. Je tente de suivre la ligne éteinte du chemin de terre. Ce n'est ni jour, ni nuit, rien de connu. Chacun dort, même le plus fou. Quelque chose me dit : « Ne rôde pas cette nuit dans ce décor. »

Cette lueur, qui n'en est pas une, est celle qui préside aux rencontres néfastes, aux mariages, aux ruptures.

Au matin, un crachin mystérieux apportait son repos de velours gris. Sur le lit, Animus faisait de son corps un cercle presque parfait. Rien ne dépassait, seules les deux oreilles, un bout de queue et une légère patte de devant, que j'ai rangée dans le rond merveilleux. Il n'a pas bougé. J'ai entouré le cercle chaud, qui respirait doucement, de la couverture de mohair noire. Animus, par autohypnose, s'était retiré de ce jour lugubre.

Il aura passé, cet été, sa licence de chat, son agrégation même. S'il poursuit fermement ses études, il finira à l'Académie des Sciences du Chat. Il obtiendra aussi la chaire

de l'École Pratique des Hautes Études de l'Humain, car il ne cesse de m'observer pour mieux me rendre esclave.

« Je ne vais pas tarder à retourner en Israël, écrit le fils. Ce ne sera pas une fuite mais une suite ».

Elles ont neigé, les épiluchures d'or sur l'étroitesse du chemin qui s'offre encore. Fusées molles, neigez sur ma douceur de solitude, vos retombées fulgurantes ne laisseront que quelques plumes invisibles qui fondront, s'écouleront autour de mes épaules. Calme de la nuit océane. Je ne laisse aucune trace derrière moi sinon le contour de mon squelette, vêtu ce soir encore – en sursis – de chair rose, chaude.

Tout est allé au sommeil, affaissement, regrets, dégoûts, pitié de soi, pitié de l'autre et se dessine le visage penché, presque couché sur le tombeau du Jean de la Pietà d'Avignon, lèvres closes au sourire de trêve, baisées en rêve, les yeux clos effleurés d'un étonnement tendre. La nuit m'a rendu mon corps d'or. Est-ce ma sœur morte qui a sculpté le cadeau ?

Le fils. Je ne peux dire que cela : le médicament lui a ôté le contrôle de sa langue, elle s'agite comme un têtard dans sa bouche entrouverte. Lui qui avait déjà perdu le pouvoir sur sa langue maternelle. J'avance, très vieille, sur les trottoirs de Paris.

Le fils, figé, nous regarde, son père et moi, et se tait, cigarette aux doigts. Puis il propose soudain de retourner avec son père à Ronceveaux, lieu de son illumination solitaire, voici dix ans. Le père aura-t-il la force d'accomplir ce souhait ?

Le fils fume pour se clore le bec, ne pas clamer son désespoir. Il nous regarde mais nous ne le voyons pas, car il désire ne pas être vu.

Je ne pense plus au fils en ce moment. Il est *impensable* pour moi, sinon je perds le sens. Je l'ai mal élevé, sans doute. Moi aussi j'ai été mal élevée. À chacun ensuite de s'élever tant bien que mal (et le mot *élévation* surgit), une fois l'*élevage*, raté ou non, terminé.

La conscience de la difficulté d'être soi devrait apitoyer nos descendants. Que puis-je pour un « soi », le fils qui refuse de se distinguer du sperme de son père ? Le fils a plusieurs « soi », je n'ai mis qu'un enfant au monde. Nous avons des histoires séparées. Il désire contester notre histoire pour y opposer une *absence*.

«Aucun d'entre nous n'aurait le courage de passer l'hiver dans l'île.» Il l'a fait. C'était au-dessus de ses forces, mais le fils ne connaît pas ses limites d'endurance. Le fils et moi prenons un thé à Beaubourg, près de la fontaine Tinguely–Saint-Phalle, jaillissante, *virevoltante*, enfantine, sensuelle, drôle et aussi macabre – la tête de mort. Je dis :

– Ces gens ont eu l'audace d'imposer dans leur création leurs rêves d'enfance, la mécanique, les formes outrancières, moqueuses, heureuses, libres.

Soudain le fils s'étrangle, toussote, crachote, puis se lève et vomit sa tasse de thé dans un bac contenant un arbuste. Les gens du bistro, compréhensifs, le guident vers les lavabos où il demeure longtemps. «Un coup de chaleur», disent-ils gentiment. Je pense à l'effet secondaire du médicament. Je me tais, on rentre, on mange. Je lis le *Jugement de Salomon*. Il écoute. Je ne l'épargne pas, le fils. Je lui explique qu'il ne part pas pour l'île avec moi car je ne saurai endurer de le voir fumer continuellement et demeurer inactif. Son visage se marque comme s'il pleurait intérieurement. Il dit : «Je vais partir.» Comme je l'embrasse, je lui demande :

– Sais-tu pourquoi tu as vomi ?

– Parce que j'ai mal pensé ! répond-il aussitôt.

On se serre l'un contre l'autre, on s'embrasse encore, on est au bord des larmes, dans un véritable abandon. Il part. Nous sommes très heureux. Il avait vu le médecin le matin. Ces échanges me paraissent plus importants qu'un maternage

tardif, inutile. Il a besoin d'amour plus que quiconque. Mais qu'est-ce que l'amour ?

Qu'avait-il mal pensé ? Je n'ai pas demandé. Ses pensées lui appartiennent. Un psychotique ne dit pas : j'ai mal pensé. Il poursuit son délire.

Attraper le singe: devenir fou (expression îlienne).

Le fils déclare :

– Je dis bonjour quand j'en ai envie.

Puis il a ce rire effrayant (désespoir, haine, dérision ?) après que je lui raconte le petit Boris de deux ans qui courait vers les autres enfants, dans le jardin public de l'île Saint-Louis, pour les embrasser.

Le Rocher du Pylor, chat géant de roc, chef de pierre, chef de mer. Me dire que le fils est tout simplement *impermanent*.

Nous nous imaginons permanents. Les normaux modernes appellent ce qui arrive au fils quand il disparaît sous sa cuirasse de silence : disjoncter.

La lune de septembre, l'immobilité noire des grands arbres, le jardin comme embaumé, où même les chaises de vulgaire plastique blanc prennent l'aspect d'un décor tchékovie d'où les protagonistes auraient disparu à l'intérieur de la maison, vagues, pour boire, fuir le réel peut-être. Ce tableau fixe, cette lumière trompeuse – on trébuche sous la lune – annoncent-ils une disparition feutrée, impersonnelle, tout serait-il déjà mort, comme tout ce qui vit est déjà mort ?

« *Awful is the way to the world beyond.* » (Saint Ciaran, VI^e siècle) (« Terrible est le chemin vers l'au-delà. » – NDE)

Novembre, crachin ouateux, sur la côte dormante, brouillard de fin de jour. On ne distingue plus la mer, juste un peu de sable clair. Au tournant de la route, vers Port Andro, là où on se retrouve face à l'ouest, une brume rose, cendreuse, éclaire les toiles d'araignées géantes. À Victoria, les rochers en forme de colosses immobiles et denses pèsent plus noir sur le bord de l'eau. Vers Bordehouat, le ciel est

soudain gazé de rose gris, l'atmosphère nimbée de poussière humide jaune rose. Je distingue ma route avec tant de peine que je manque de brûler un stop. Je me hâte vers mon ouest qui s'éclaire peu à peu de ce rose envahissant. Arrivée chez moi, je cours à la Côte Sauvage où je découvre la lune déjà levée, aux trois quarts pleine ; elle rafraîchit le paysage d'une dureté claire qui dissout le crachin mais, au fond de l'horizon, subsiste cette densité rose opaque qui le ceinture de feu mourant vers l'infini. Je descends à la falaise et je redécouvre la mer, doucement balancée, libérée du brouillard qui traîne au large, formant de basses collines blanches, évasées, filant vers l'Amérique à petite allure. La lune éclaire le jour qui s'en va. Je marche seule dans la lande. Cela du moins est à moi. Cela m'est encore offert. Je chante, je marche, je ne m'étonne plus de rien.

Tombe la nuit, voilée par des nuages las, apaisés ; pas un souffle. On annonce un Sudet force 5 à 7 pour demain. Marcher, marcher, marcher.

Je regardais le ciel mais il ne fallait pas demeurer longtemps en contemplation sinon, absorbé par le paysage, on aurait cessé d'être.

Le point de vue du chat. Mon casse-tête abyssin, adoré casse-pieds.

« Je veux toujours plus », dit-il. Il arpenne, ondule, dévore, remercie vite fait et veut s'enfuir, ressortir par la fenêtre ouverte sur l'été. Le point de vue du chat est illimité. Son regard saute jusqu'à l'infini. Animus a la patience, la roublardise de l'animal domestique ; mais aussi l'appétence inassouissable de la profusion du monde.

Ce soir, il feule, me mord. Le suroît, intense, souffle depuis quarante-huit heures et le chat craint de sortir dans cette tornade. Dehors, le chat sauvage l'inquiète, limite sa promenade libre. La pluie cesse. Animus sort et rentre aussitôt, étranger, furieux, cherchant à me mordre encore. Il a perdu son territoire.

Le fils a vingt-neuf ans, il a perdu sa foi, si étrangement négative. Il ne fait plus shabbat. « C'est des histoires pour les enfants », me dit-il navré.

Pourquoi lui répétais-je, quand il était bébé : « Tu es venu sur terre pour réconcilier les hommes, tu es mon petit Jésus ? » Allais-je jusqu'à lui dire : tu es le Messie ? Affolant. Je disais cela sur un ton léger. Attendais-je du fils qu'il devînt mon rédempteur ?

Dès que le fils se réveille à lui-même, un rien l'écrase. Alors il se rendort. Il me dit : « Je *révôte*. » (Je révolte ?)

Il ne veut pas quitter l'enfance qui, elle, l'a quitté.
Deviendra-t-il un astre mort ?

« J'ai les cent mille tonnes de bombes du Liban dans la tête », me dit-il, hagard. Puis : « Dans le champ, j'ai planté un arc-en-ciel, entre le Figuier et la Mer. »

Le fils n'a qu'une vitesse.

Il a choisi le silence.

Il dit : « Israël se veut un immense miroir tendu au monde ; moi, j'ai fait le chiffon. »